morte avant que l'œuvre promise ne fût achevée, le voilà qui réunit autour de la couche funèbre, et son vieux père si accablé, et sa sœur si dévouée et la jeune épouse qu'elle *attendait pour mourir*, et le nouveau-né souriant dans son berceau en deuil :

Je cherche, hélas ! autour de sa tête innocente
Ton sourire, ô ma mère, et ta parole absente !

Ne trouvez-vous pas que pour un poète à qui Sainte-Beuve a tant reproché de s'isoler dans les déserts alpestres et de rester froid comme ses glaciers, voilà des notes bien émues, bien trempées de larmes, bien personnelles ? *Crimen amoris abest !* dites-vous. Cela est possible, mais reconnaissez au moins qu'il y a d'autres amours que ceux de don Juan, d'autres chagrins de cœur que ceux de Werther, d'autre philosophie que celle de Rolla. Elevé dans la saine austérité du vieux temps, façonné par la plus tendre et la plus pieuse des mères, Laprade a compris la poésie comme la langue réservée aux dieux, à la patrie, à la grande nature. L'hymne lui est naturelle comme à d'autres la chanson ou l'élegie. La famille surtout attire et retient ce maître chanteur qui, sans y prétendre, est un moraliste. A qui est dédié *Psyché*, sa première œuvre ? A son père. Et les *Poèmes évangéliques* ? A sa mère. Et les *Symphonies* ? A son père encore, avec des strophes admirables. Et les *Idylles héroïques* ? Au cher pays du Forez. Et *Pernette* ? Aux aïeux. Ce livre, dit-il dans son préambule :

Je veux le dédier sur l'autel domestique,
Aux auteurs de mon sang, à mes humbles aïeux.

Et le *Livre d'un père* enfin ? Aux enfants.

Eh bien, voilà tout l'homme et tout le poète. Au lieu d'écrire à la hâte ces quelques pages que je n'aurai même pas le temps de relire, si j'avais à essayer une étude complète sur Victor de Laprade, je voudrais le montrer tour à tour dans